

Galerie Daniel Templon

Paris

JAN FABRE

BEAUX-ARTS MAGAZINE, mars 2015

VISITE D'ATELIER

JAN FABRE L'APPRENTI SORCIER



ARTISTE DE TOUS LES EXCÈS, LE PLASTICIEN ET METTEUR EN SCÈNE JAN FABRE MÈNE CENT PROJETS À L'HEURE AVEC UNE FRÉNÉSIE COMMUNICATIVE. OBSÉDÉ PAR LA MÉTAMORPHOSE, LA RENCONTRE DE L'ART ET DE LA SCÈNE, CRÉANT AUTANT AVEC SON SANG QU'AVEC DES CARAPACES DE SCARABÉES, IL EXPÉRIMENTE À TOUT-VA. NOUS L'AVONS RENCONTRÉ À ANVERS. CONFIDENCES D'UN PROVOCATEUR-NÉ.

PAR FABRICE BOUSTEAU · PHOTOS SIMON SCHWYZER POUR BEAUX ARTS MAGAZINE & LIEVEN HERREMAN



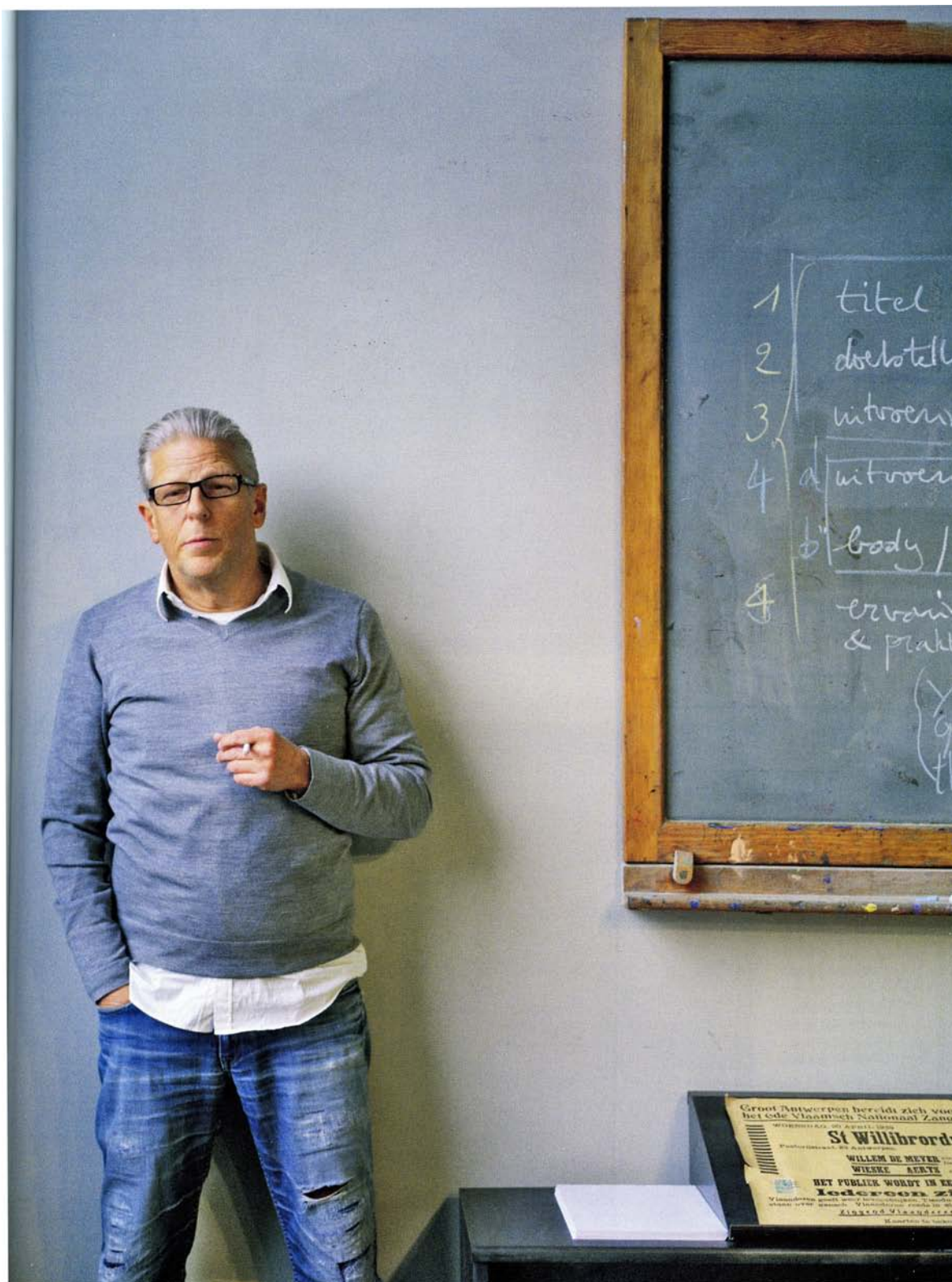
L'artiste dans l'une des salles de travail de sa grande Factory à Anvers.

Galerie Daniel Templon

Paris

JAN FABRE

BEAUX-ARTS MAGAZINE, mars 2015



Galerie Daniel Templon

Paris

JAN FABRE

BEAUX-ARTS MAGAZINE, mars 2015



Les assistantes de Jan Fabre préparent le déjeuner devant une œuvre de Marina Abramovic, réalisée in situ en 2007.



L'une des terrasses du bâtiment.



Baudouin I^{er},
série *Hommage*
au Congo belge
(2010-2013)

C'est le cinquième roi des Belges (1930-1993). Son portrait en tapisserie d'élytres de scarabées à l'éclat métallique lui donne une apparence froide, autoritaire, pour ne pas dire dictatoriale. 2011, élytres de coléoptères sur bois, 227,5 x 173 cm.

C'est un artiste total et planétaire ! Entendez par là qu'il est connu mondialement autant pour ses mises en scène (plus d'une trentaine à ce jour) de théâtre, d'opéra que pour ses performances et ses œuvres exposées dans les musées et galeries. À Anvers, sa ville natale, Jan Fabre a fait apposer deux plaques distinctes à l'entrée du bâtiment où il travaille pour symboliser ses va-et-vient permanents entre spectacle vivant et arts plastiques : Troubleyn et Angelos. Troubleyn, qui signifie «demeurer fidèle» en flamand, est le nom de sa mère et de la compagnie de théâtre qu'il a créée dans les années 1980. Angelos, son studio consacré aux arts plastiques, évoque plus simplement sa fascination pour la figure de l'ange, qui incarne à ses yeux la perfection, contrairement à «l'être humain naturellement imparfait».

C'est là, dans cet ancien immeuble abandonné que la ville lui a accordé en concession pour une durée de vingt-cinq ans et qu'il a magnifiquement rénové il y a à peine dix ans pour en faire son espace de création, que Jan Fabre nous reçoit à l'heure du déjeuner. Le lieu fourmille d'œuvres d'artistes belges (tels Wim Delvoye et Luc Tuymans) mais aussi de pièces signées Marina Abramovic ou Orlan, réalisées in situ et installées dans les recoins les plus improbables, de la grande cuisine ouverte aux toilettes en passant par la cage d'escalier. Avec ses cheveux blonds gominés tirant sur le blanc, son énergie d'adolescent, Jan Fabre ressemble davantage à un acteur de film noir ou à un rocker qu'à un artiste. Mince, sportif – il

«Je suis très belge dans mon art et par mon éducation, mais je suis un mélange de culture flamande et française.»

pratique le kendo, un art martial japonais –, il ne fait pas ses 56 ans. Très vite, il nous parle de son projet de monter ici, dans quinze ans, «une fondation dépendant de l'université d'Anvers où l'on pourra voir [ses] manuscrits, [ses] photographies de nature morte, [ses] dessins et où des artistes du monde entier pourront travailler». Son débit est rapide, sa gestuelle théâtrale. Assistent au déjeuner les principales collaboratrices de l'artiste – «vu la personnalité de Jan, il y a peu de place pour d'autres hommes à part les danseurs et deux assistants», me dira l'une d'elles qui, comme la plupart, travaillent avec lui depuis plus de vingt ans – et le galeriste Daniel Templon, qui le représente et accueillera son exposition «Hommage à Jérôme Bosch au Congo / Hommage au Congo belge» à partir du 28 février, à Paris.

Se considère-t-il comme un artiste belge ? «Je suis très belge dans mon art et par mon éducation, mais je suis un mélange de culture flamande et française. Ce qui est dû essentiellement à mes parents qui formaient un formidable couple. Ma mère venait d'une famille riche, bourgeoise et francophone. Elle m'a initié à Vian, Brassens, Baudelaire, Breton, Duchamp... Mon père était communiste, passionné de botanique, et m'a enseigné l'amour de la peinture flamande.

Galerie Daniel Templon

Paris

JAN FABRE

BEAUX-ARTS MAGAZINE, mars 2015



Jan Fabre réalise avec l'un de ses assistants *S'aventurer sur du fer glissant* (2013), de la série *Hommage à Jérôme Bosch au Congo*. L'artiste dessine en revanche toujours seul ses œuvres, ce travail étant pour lui une forme de méditation. (Photo Lieven Herremans)

Je suis né dans un pays de géants, avec Rubens pour génie, et j'emprunte beaucoup à Bosch, Van Eyck, Vlaminck. L'esprit belge et surtout flamand infuse en effet dans chacune de ses créations, tant elles sont emplies d'ironie, de provocation, et se nourrissent d'un rapport au sacré et au corps. «C'est sans doute parce que, très jeune, j'ai vu à Bruges des tableaux représentant le Christ avec ses stigmates, que j'ai commencé à dessiner avec du sang, poursuit Jan Fabre. Certains des premiers peintres flamands utilisaient du sang pour obtenir des nuances brunes et de la poudre d'os humain pour rendre leur blanc plus blanc. L'image du Christ est, à mes yeux, la plus sexy de toute la peinture occidentale. Le Christ en croix est physique, mais surtout très spirituel. Cela a beaucoup inspiré mes travaux : mes anges, mes moines sont des corps spirituels avec des squelettes extérieurs. Au cours de l'histoire, le corps physique a été beaucoup exploré, mais le corps spirituel pas assez.» Le travail de Jan Fabre gravite depuis toujours autour du corps, envisagé sous tous les angles. Sans craindre l'obscénité, l'artiste demande à ses comédiens d'évoluer sur scène dans la nudité la plus crue, s'exhibant, se masturbant, urinant, sautant, dansant, parfois recouverts de matières organiques. Ses pièces, trash, radicales, orgiaques, sont devenues pour certaines mythiques, tel *le Pouvoir des folies théâtrales*, qu'il avait créé au début des années 1980 et qui est aujourd'hui rejoué dans toute l'Europe. Jan Fabre n'a pas non plus hésité à se mettre lui-même en scène lors de performances et à utiliser son sang, son sperme ou ses larmes pour dessiner et peindre. À se promener nu en pleine rue, à

la fin des années 1970, couvert d'escargots. À se grimer en prince arabe, tenant dans les mains des grenades non dégoupillées qu'il déposait sur l'étal de fruits et légumes d'un marchand marocain... Mais ce qui l'a fait connaître comme plasticien dès l'âge de 19 ans, c'est une performance au cours de laquelle il demandait aux spectateurs de lui prêter un billet de banque qu'il brûlait aussitôt pour tracer au sol un dessin à la cendre. Cela lui valut quelques coups de poing et une arrestation : il est interdit de brûler la monnaie nationale. Dans une autre exposition, il a donné des morceaux de sucre aux visiteurs, vite sujets à des sensations hallucinogènes... «J'y avais mis à l'intérieur des larves d'insectes!», se souvient-il. Ses dessins monumentaux, réalisés au stylo-bille bleu entre 1977 et 1992, montrent cependant que l'on ne peut réduire son travail plastique au corps. Quoique... Le titre de cette série, *l'Heure bleue*, renvoie à l'intimité de l'artiste, grand insomniaque, qui avoue dormir moins de trois heures par nuit depuis l'enfance! Pour Jan Fabre, la création, c'est donc 21 heures sur 24 : «Je travaille tout le temps. La notion de vacances n'existe pas pour moi. Créer me rend heureux et me donne de l'énergie. Dans une même journée, je passe alternativement de la mise en scène, où le travail est plus physique, à mes œuvres plastiques, que je réalise quasiment seul avec mes deux assistants. Quand je dessine, quand je réalise un tableau, cela me détend, c'est une forme de méditation.» Il répète actuellement un spectacle qui s'annonce fou. Inspiré par la tragédie grecque, *Mount Olympus / 24 h* aura lieu pendant 24 heures à Berlin, en juin prochain. Le public, tout comme

JAN FABRE EN 6 DATES CLÉS

- 1958** Naissance à Anvers.
- 1976** Premières performances après avoir étudié à l'École des arts décoratifs et l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers.
- 1977** Début de la série *l'Heure bleue* réalisée au stylo-bille.
- 1984** Création à la biennale de Venise d'une pièce de quatre heures, *le Pouvoir des folies théâtrales*.
- 2002** Réalisation d'un plafond orné d'1,4 million d'élytres de scarabées dans la salle des Glaces du Palais royal à Bruxelles.
- 2008** Exposition «L'ange de la métamorphose» au musée du Louvre.

Beaux Arts 61

Galerie Daniel Templon

Paris

JAN FABRE

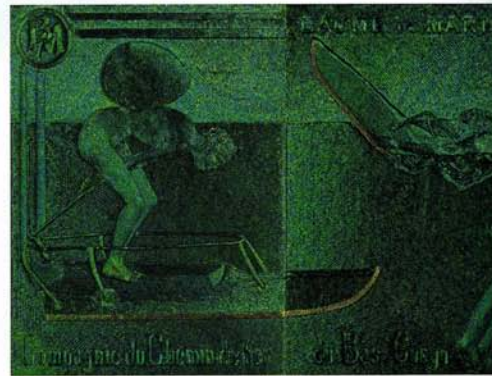
BEAUX-ARTS MAGAZINE, mars 2015

VISITE D'ATELIER / CHEZ JAN FABRE À ANVERS

S'aventurer sur du fer glissant, série *Hommage à Jérôme Bosch au Congo* (2011-2013)

Les motifs de ce triptyque ont été empruntés au volet droit d'un autre triptyque, celui du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch (vers 1503). L'œuvre montre notamment comment le chemin de fer a été essentiel à la Belgique pour piller les précieuses ressources naturelles du Congo.

2013, élytres de coléoptères sur bois, 227,5 x 519 cm.



«Ceux que j'utilise sont des "scarabées bijoux", à carapace verte formée de milliers de cristaux et dont l'or ne s'efface jamais.»

d'une toge, font danser leur sexe! Pour appréhender ce que l'on pourrait appeler la schizophrénie totalement maîtrisée du personnage, il faut savoir qu'il travaille en parallèle à plusieurs expositions. L'une d'entre elles, orchestrée par Bernard-Henri Lévy, se déroulera à Namur, ville partenaire de Mons 2015-capitale européenne de la culture, en mars prochain. Elle consiste en un dialogue entre ses œuvres et celles d'un autre artiste belge sulfureux: Félicien Rops (1833-1898). Celle de la galerie de Daniel Templon, à Paris, réunira une série de grands tableaux «mosaïques» commencée en 2010 à l'occasion du 50^e anniversaire de l'indépendance de la République démocratique du Congo. Autant d'œuvres réalisées avec des ailes de scarabées, que l'on appelle élytres. Une matière fascinante et iridescente, aux nuances orangées, dorées, bleutées ou vertes. «Ceux que j'utilise sont des "scarabées bijoux", à carapace verte formée de milliers de cristaux et dont l'or ne s'efface jamais. Ils proviennent de l'ex-Congo belge. Dans ce pays comme en Thaïlande ou en Indonésie, on les mange pour leurs protéines après avoir ôté leurs carapaces, que je récupère dans des restaurants. Celle-ci comporte de la chitine, une matière si solide qu'elle est utilisée dans les composants de la station spatiale Mir!» En 2002, Jan Fabre a ainsi recouvert de 1,4 million d'élytres le plafond de la salle des Glaces du Palais royal de Bruxelles pour une commande pérenne de la reine Paola. La confrontation avec les ors des murs et les miroirs donne à l'installation un caractère féerique. Plus tôt, dans les années 1990, Jan Fabre avait créé des sculptures d'anges et de moines avec des scarabées entiers: «J'ai abandonné car l'odeur dans l'atelier était absolument insupportable et je devais avoir deux armoires réfrigérantes, l'une pour mes vêtements, l'autre pour ma nourriture. Car autrement

les acteurs, dormira, mangera, vivra sur place... Et Jan Fabre de m'entraîner dans les sous-sols du bâtiment où je découvre une salle de théâtre. S'y joue une scène surréaliste qui durera à peine dix minutes dans ce spectacle de 24 heures: sept hommes nus, couverts d'un drap blanc à la manière

tout aurait pué. Et puis les mouches déposaient leurs excréments à l'intérieur. Dans une exposition au Guggenheim de New York, il est arrivé que des crottes tombent sur les visiteurs, ce qui provoqua rires et gêne à la fois.» La fascination de l'artiste pour les insectes et les scarabées est ancienne: «Ma famille possédait les livres de l'entomologiste Jean-Henri Fabre [dont il est l'homonyme] qui m'a beaucoup inspiré. J'avais installé dans le jardin de mes parents un "laboratoire", je découpais des vers et des mouches, je les coupais en deux et j'installais les ailes des mouches sur les vers pour créer de nouveaux êtres.» La métamorphose est un concept clé dans l'approche du parcours artistique de Jan Fabre dans lequel les existences humaine et animale interagissent en permanence. Il cherche à représenter ce qu'il appelle «le corps sensoriel et spirituel». Au-delà de la beauté magique qui émane de ses mosaïques en scarabées, la série d'hommage au Congo belge se joue des images de propagande développées par la Belgique à l'égard de son ancienne colonie, annexée physiquement mais aussi «visuellement». Il détourne ainsi les représentations des protagonistes politiques comme Léopold II, sans oublier les dignitaires religieux, tout en s'attachant à honorer la mémoire de ceux que l'on y a exploités. Passionné par Jérôme Bosch, il s'inspire parallèlement du *Jardin des délices* pour le réinterpréter en allégorie des injustices et des cruautés subies par l'ex-colonie. Un mix troublant, d'une grande beauté, car «dans la terreur il y a de la beauté». Avant de quitter Jan Fabre, je lui demande quelle analyse il porte sur l'évolution de son œuvre, ayant le sentiment pour ma part que son travail semble davantage épuré aujourd'hui que dans les années 1990, plus kitsch. «C'est sans doute assez vrai. Mais j'étais très pur dans les années 1970. J'étais jeune et je ne connaissais rien au milieu de l'art. Et puis le système m'a sans doute rattrapé et je me suis un peu perdu. Maintenant j'ai le sentiment d'être un affranchi, j'ai retrouvé une forme de virginité. Comme je l'ai écrit, il faut toute une vie pour devenir un jeune artiste.» ■

«Jan Fabre - Hommage à Jérôme Bosch au Congo / Hommage au Congo belge» du 28 février au 11 avril - galerie Daniel Templon - 30, rue Beaubourg - 75003 Paris 01 42 72 14 10 - www.danieltemplon.com

«Facing Time Rops/Fabre - Namur» du 14 mars au 30 août un peu partout à travers la ville de Namur - www.ropsfabre.be

Galerie Daniel Templon

Paris

JAN FABRE

BEAUX-ARTS MAGAZINE, mars 2015

